

181
FERNAND VILLARET.



LA NOTION DU MESSIE

D'APRÈS

LES LIVRES PROPHÉTIQUES

LES APOCALYPSES JUIVES ET LES ÉVANGILES

7

J. Pyrenis

FERNAND VILLARET

LA NOTION DU MESSIE

D'APRÈS

LES LIVRES PROPHÉTIQUES

LES APOCALYPSES JUIVES ET LES ÉVANGILES

J. Dymallyan

FERNAND VILLARET

LA NOTION DU MESSIE

D'APRÈS

LES LIVRES PROPHÉTIQUES

LES APOCALYPSES JUIVES ET LES ÉVANGILES



MONTAUBAN

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE (ANCIENNE MAISON GRANIÉ)

3, Avenue Gambetta, 3

—
1908

A LA MÉMOIRE DE MA MERE

A MON PERE

TÉMOIGNAGE DE PROFONDE RECONNAISSANCE



BIBLIOGRAPHIE

- C.-E. BABUT *Sermons*, 2^e volume. 1891.
- CHARLES BOIS *Moïse et l'Espérance messianique* (*Revue de Théologie*). Octobre 1874.
- JULES BOVON *Théologie du Nouveau Testament*, t. I. 1902.
- COLANI *Jésus-Christ et les Croyances messianiques de son temps*. 1864.
- GASTON FROMMEL. *Études morales et religieuses*. 1907.
- FRÉDÉRIC GODET. *Études bibliques*, t. I et II. 1899.
- LUCIEN GAUTHIER *Introduction à l'Ancien Testament*, t. I.
- E. HAAG *Théologie biblique*. 1870.
- LICHTENBERGER *Encyclopédie des Sciences religieuses*, article sur Oint de M. Wabnitz.
- E. DE PRESSENSÉ. *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*. 1865.
- REUSS *Histoire de la Théologie chrétienne*, t. I. 1864.
- Id* *Bible annotée*.
- STAPPER *Les Idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus*. 1878.
- Id* *La Palestine au temps de Jésus-Christ*. 1885.
- M. VERNES *Histoire des Idées messianiques depuis Alexandre jusqu'à l'empereur Hadrien*. 1874.
- A. WABNITZ *Histoire des Idées messianiques* (*Revue de Théologie*). Octobre 1874.
- Id* *Histoire de la vie de Jésus*, t. I et II.
- Id* *Messias Judæorum Similitudinibus Henochi illustratus*. 1878.
- Id* *Idéal messianique de Jésus*. 1878.
- A. WESTPHAL *Jéhovah*. 1904.
-

PRÉFACE

M. le Doyen Doumergue nous faisait, un jour, remarquer que le mot Messie est un de ces mots que l'on emploie fréquemment sans bien en connaître le sens. C'est alors que nous avons formé le projet de rechercher par ce court et modeste travail la signification du mot Messie. Nous avons essayé pour cela de décrire, dans une première partie, l'évolution des espérances messianiques dans l'Ancien Testament et la littérature apocalyptique juive. Dans une deuxième partie, nous nous sommes attaché à montrer que Jésus était le Messie annoncé bien avant sa naissance par les prophètes hébreux. L'étude de notre sujet nous a fait mieux connaître la personne et l'œuvre de Jésus, le Messie. Nous avons été frappé de voir combien l'accord était complet sur les points essentiels, entre les promesses de l'Ancien Testament et leur réalisation en la personne de Jésus-Christ. Nous avons vu là une preuve évidente, irréfutable, de l'inspiration des saintes Écritures. Nous avons compris mieux que jamais la vérité du jugement porté par M. le professeur Frommel sur la Bible : « Depuis

les premiers récits de la Genèse, jusqu'aux dernières visions de l'Apocalypse, mais surtout à son centre et à son point culminant, savoir dans la Croix du Calvaire, la Bible nous présente l'histoire d'un salut. Elle se concentre sur cette seule histoire; toute autre histoire lui est indifférente ou n'entre dans la sienne, lorsqu'elle y entre, qu'à titre complémentaire. La Bible est proprement le document de cette histoire, elle y a sa seule raison d'être, elle y trouve sa seule unité. Qu'est-ce à dire sinon que l'essence du Christianisme, d'après ses sources primitives, est d'être une rédemption¹? »

1. Frommel, *Études morales et religieuses*, p. 13.

INTRODUCTION

PREMIÈRES ESPÉRANCES MESSIANIQUES

A peine la chute a-t-elle plongé l'homme dans le péché et le malheur, que Dieu fait entrevoir à sa créature déchue un sujet d'espérance : « Tu seras maudit, dit l'Éternel au serpent ; je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon. » (Gen. III, 14.) La victoire remportée par le principe du mal que représente le serpent n'est pas définitive. Une lutte terrible va s'engager entre le mal et la race humaine, lutte qui se terminera par le triomphe de celle-ci sur celui-là. Le texte cité plus haut annonce et promet ce triomphe obtenu par l'homme non sans blessures. Et comme le dit M. le professeur Westphal : il introduit « un personnage qui n'est pas nommé et qui n'apparaît, peut-on dire, que dans un éclair de prophétie désigné par ces termes obscurs : semence ou postérité de femme qui écrasera la tête du serpent. La vision prophétique ne tarda pas à se préciser, et ce triomphateur né de femme reçut le nom de Messie. Pour

le moment, sa venue apparaît ainsi qu'une promesse lointaine et consolatrice planant comme une lueur d'espérance sur le sombre tableau où l'écrivain décrit les conséquences funestes de la chute¹. »

Dieu, pour préparer le salut de l'humanité ainsi annoncé, choisit une famille avec laquelle il traita alliance. Les descendants de cette famille formeront le peuple élu, ce peuple unique entre tous, que l'on a souvent appelé « prêtre de l'humanité devant Jéhovah. » L'Éternel fit aux ancêtres de cette race des promesses si belles et si grandes que le sens n'en fut compris dans toute son ampleur que bien des siècles plus tard. Il dit d'abord à Abraham : « Tu seras une bénédiction... toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » Ensuite à Isaac : « Je rendrai ta postérité nombreuse comme les étoiles du ciel et je donnerai à ta postérité toutes ces contrées et en ta postérité seront bénies toutes les nations de la terre. » Et enfin à Jacob : « Ta postérité sera comme la poussière de la terre, tu t'étendras à l'Occident et à l'Orient, au Septentrion et au Midi, et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. » (Gen. XII, 3; XXVI, 4; XXVIII, 14). Ici il n'est pas parlé explicitement, pas plus que dans le récit de la chute, d'un libérateur. Mais tandis que ce récit nous annonce la délivrance, les promesses faites aux patriarches nous apprennent que la délivrance viendra du peuple formé par les descendants d'Abraham, et ce salut ne sera pas seulement pour quelques familles,

1. Westphal, *Jéhovah*, p. 51.

pour quelques peuples, mais pour l'humanité tout entière, pour toutes les nations de la terre. C'est pourquoi, tandis que dans tous les pays nous voyons les hommes prendre plaisir à retracer le tableau d'un âge d'or perdu, et cela pour toujours, le peuple d'Israël, lui, se reposant sur les promesses faites à ses pères, tourne les regards vers l'avenir et attend patiemment le jour où le bonheur parfait se réalisera enfin sur cette terre.

La famille des patriarches est devenue un peuple. Ce peuple a à sa tête un chef que lui a suscité Jéhovah et qui l'a délivré du joug de l'Égypte. L'Éternel pour rassurer Moïse inquiet sur le sort à venir de son peuple, qu'il connaît si faible et si prompt à errer, lui annonce une nouvelle qui mérite d'être relevée : « Je leur susciterai d'entre leurs frères un prophète tel que toi. » (Deut. xviii, 18.) Quelques-uns ont voulu traduire le mot prophète comme un mot collectif et ont voulu voir dans ce terme la désignation des prophètes à venir. Cette expression nous semble désigner un prophète unique.

Haevernick croit pouvoir traduire : « Je leur susciterai un prophète toutes les fois que cela sera nécessaire. » Malheureusement, ce dernier membre de phrase ne se trouve pas dans le texte et rien dans le contexte ne permet une interprétation semblable.

Hengstenberg voit au contraire dans ce prophète, non pas un être réel, mais une personne idéale comprenant tout ce qui devait paraître du vrai prophète depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ inclusive-

ment. Ce n'est pas une collectivité de prophètes auxquels viendrait s'ajouter le Christ, c'est la pluralité des prophètes condensée et renfermée dans une personne idéale. Cette interprétation ne nous paraît pas exacte. Le prophète dont parle le livre du Deutéronome n'est pas un être idéal, une abstraction. Dans le texte en question, il s'agit d'un prophète que Dieu suscitera à Israël et qui jouera au milieu de ce peuple le rôle qu'a joué Moïse lui-même. Aussi nous semble-t-il plus naturel d'admettre que Moïse a vu dans ce prophète tel que lui une personne réelle, le prophète de l'avenir, celui qui recevra plus tard le nom de Messie. Alors l'espérance messianique, qui a été jusqu'à présent vague et obscure, se précise. Le peuple d'Israël attend désormais la venue d'un prophète, non pas d'un prophète quelconque, mais d'un prophète tel que Moïse, et ce déterminatif a un sens qu'il est bon de faire ressortir.

Moïse, en effet, paraît avoir toujours été dans une relation singulièrement étroite avec Jéhovah. On dirait qu'il a vécu sans cesse dans la société de Jéhovah et qu'il connaît d'inspiration la pensée et la volonté du Tout-Puissant. Les relations de Moïse avec le Créateur sont représentées comme celles de deux personnes qui se connaissent, qui se voient « face à face », qui se parlent « bouche à bouche », « comme un ami à son ami ». Un passage du livre des Nombres exprime la différence marquée qui sépare, à ce point de vue, Moïse des autres prophètes : « S'il y a un prophète de Jéhovah parmi vous, dit l'Éternel, je me fais connaître

à lui en vision, je lui parle en songe. Il n'en est pas ainsi de Moïse, mon serviteur; il est, lui, mon homme de confiance dans toute ma maison; je lui parle bouche à bouche, en me faisant voir et non pas en énigme, et il contemple la figure de Jéhovah. » (Nombr. XII, 6 à 8.) S'il est en relation étroite avec Jéhovah, Moïse est aussi étroitement uni au peuple auquel il appartient. Élevé par la fille de Pharaon, il veut visiter ses compatriotes dans leur misère. Il prend leur défense contre leurs oppresseurs. Obligé de fuir par les soupçons que provoque un tel zèle, il emporte dans le désert un amour intense pour sa nation. Sur l'ordre de Jéhovah, il reviendra au milieu de son peuple, et il l'affranchira du joug de l'Égypte.

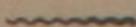
Défenseur d'Israël devant les puissants de la terre, il l'est aussi devant Jéhovah lui-même. Il intercède souvent en faveur de ses frères. Il n'arrive aucun malheur, il ne se commet aucune faute, sans que Moïse n'intervienne devant Jéhovah pour obtenir son secours ou son pardon. Et nous pouvons résumer l'office de Moïse en ces mots : Il est le médiateur, le médiateur par excellence. Aussi, lorsque Jéhovah dit qu'il suscitera à Israël un prophète tel que Moïse, Israël a le droit de voir en ce prophète : d'abord, un serviteur de Jéhovah qui vit en relation assez étroite avec lui pour le faire connaître et révéler sa volonté au peuple; ensuite, un frère connaissant parfaitement les hommes et les aimant assez pour exposer à Jéhovah leurs besoins, leurs plaintes et leurs misères; enfin, un médiateur capable, quand le péché aura rompu l'accord entre

Jéhovah et Israël, de s'interposer pour opérer la réconciliation. Ainsi étaient tracés en ces grandes lignes, dans ces simples mots : « prophète tel que Moïse », la belle figure et le rôle que Jésus devait être et jouer, bien des siècles plus tard, en ce monde¹.

Le peuple est entré en possession du pays promis à ses pères. Pendant la période des juges, l'influence des prophètes s'est affaiblie. L'œuvre accomplie par Moïse s'est effacée peu à peu du souvenir. La royauté a été instituée. Le règne brillant de David attire tous les regards et remplit de fierté le cœur des Israélites. Dès lors, le rôle du prophète semblable à Moïse dans les espérances messianiques est remplacé par celui du roi glorieux, descendant de David. Nathan, le prophète, annonce que le trône de David appartiendra toujours à sa postérité. Les psaumes prophétiques de cette époque entrevoient la venue d'un conquérant qui triomphe de toutes les nations et les soumet à sa domination (Ps. II et CX). Ils parlent d'un roi pacifique, qui règne éternellement par la justice, « qui délivre le pauvre et le malheureux dépourvu de tout secours ». (Ps. LXXII.) Sion deviendra la métropole des peuples (Ps. LXXXVII), et Jéhovah lui-même viendra, un jour, dans toute sa gloire, pour juger la terre (Ps. XCVI et XCVIII).

1. Ce développement sur Moïse a été en grande partie emprunté à Ch. Bois : « Moïse et l'espérance messianique », *Revue de Théologie*, octobre 1874.

PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE PREMIER

ESPÉRANCES MESSIANIQUES DES PROPHÈTES

Comme nous venons de le voir, une grande espérance éclaire les plus anciens documents de la religion des Hébreux. Les malheurs pourront se succéder, même faire redouter l'anéantissement prochain du peuple élu. L'assurance du triomphe final d'Israël restera toujours vivace dans le cœur des Hébreux. Et les prophètes, au moment même où tout contredira leur prédication et semblera prouver la vanité de leurs espérances, se plairont à chanter la glorieuse délivrance que Jéhovah réserve à son peuple.

Tout d'abord, ils annonceront une ère de prospérité, de paix et de bonheur, pour le peuple de Jéhovah : « En ces jours-là, les montagnes découleront de vin nouveau, le lait coulera des collines, et les torrents de Juda seront remplis d'eau. » (Joël III, 8.) Voilà le tableau des temps futurs que décrit le prophète Joël. Ésaïe, lui, dépeint l'ère de paix

et de sainteté qui commencera avec le règne du Messie : « Le loup gîtera avec l'agneau, le lionceau et le gros bétail seront ensemble et un petit garçon les conduira. Le jeune enfant se jouera près du trou de la vipère... On ne fera plus de tort sur la montagne sainte, car la connaissance de Jéhovah remplira la terre. » (IX, 1 à 10.) Jérémie entrevoit toutes les transformations spirituelles qui accompagneront la nouvelle alliance que Jéhovah traitera avec son peuple infidèle : « Les jours viendront, dit l'Éternel, où je traiterai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une alliance nouvelle. Mais voici l'alliance que je ferai, après ces jours-là, avec la maison d'Israël : je mettrai ma loi au-dedans d'eux et je l'écrirai dans leurs cœurs. Alors ils me connaîtront tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » (Jér. XXXI, 31.)

Ézéchiél annonce les grâces excellentes qui suivront le rétablissement d'Israël : « Je vous purifierai de toutes vos souillures, j'ôterai de vos corps le cœur de pierre et je mettrai à la place un cœur de chair. » (XXXVI, 25-27.)

On ne pourrait décrire d'une façon plus gracieuse et plus heureuse les espérances d'Israël. Les temps nouveaux, que ce peuple attend, seront des temps de félicité et de piété.

Mais les prophètes, après avoir contemplé et vécu par la pensée ces temps heureux, jettent un regard sur leur peuple. Ils le trouvent indigne de telles bénédictions. Aussi annoncent-ils que la réalisation de toutes les promesses sera précédée du jour du jugement, d'un temps d'épreuve plus ou

moins long. Joël invite le peuple à se préparer au grand jour de l'Éternel, pendant lequel seront jugées toutes les nations rassemblées dans la vallée de Josaphat. Ce jour sera annoncé par l'envoi de l'esprit de Jéhovah sur toute chair. « Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens des visions. » Il y aura aussi des prodiges dans le ciel et sur la terre, « le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang » (Joël II, 28). Amos déclare que « tous les pécheurs du peuple de Jéhovah périront par l'épée » avant le rétablissement du Royaume de David (Amos IX, 10). Osée parle « de longs jours pendant lesquels les enfants d'Israël demeureront sans roi et sans chef, sans sacrifice et sans statue » (Osée III, 4 et 5). Ésaïe, affligé en voyant l'endurcissement de son peuple, demande au Seigneur « jusques à quand durera l'endurcissement » et le Seigneur répond : « Jusqu'à ce que les maisons et les villes soient désolées et que le pays soit resté désert pendant bien longtemps. » (Ésaïe VI, 11.) « Mais comme du creuset le métal sort réduit mais pur, ainsi à la suite du châtement qui frappera le peuple, il demeurera un résidu saint, le germe du vrai peuple de Dieu¹. » — « S'il reste encore un dixième des habitants, ils seront à leur tour anéantis; mais comme le térébinthe et le chêne conservent leur tronc quand ils sont abattus, une sainte postérité naîtra de ce peuple. » (Ésaïe VI, 13.)

1. Godet, *Études bibliques*, t. I, p. 157.

Si l'épreuve doit être rude, elle sera remplacée par un temps de gloire et de bonheur. Dieu rendra au royaume d'Israël son ancienne splendeur et il placera à sa tête un second David, un descendant de David lui-même. Voilà ce que prédisent presque tous les prophètes.

Amos promet que « Dieu relèvera la hutte de David, qu'il la réparera de ses brèches et qu'il la rebâtira telle qu'aux jours d'autrefois » (IX, 11).

Osée annonce que « les enfants d'Israël se convertiront et chercheront de nouveau Jéhovah leur Dieu et David leur roi » (III, 4-5). Zacharie proclame la venue d'un roi humble, juste : « Voici, ton roi vient à toi, il est juste et protégé de Dieu. Humble et monté sur un âne, sur un poulain, petit d'une ânesse. Sa domination s'étendra d'une mer à l'autre, d'un fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. » (IX, 9-10.) Ésaïe parle d'un « rejeton sorti du tronc d'Isaï » (XI, 1), c'est-à-dire de la maison de David. Il dit « qu'une paix sans fin sera sur le trône de David et son royaume » (IX, 6). Michée ne parle pas de David, mais il dit que le roi « qui dominera sur Israël sortira de Bethléem » (V, 1-4). Comme Bethléem est la patrie de David, il semble bien qu'il voit lui aussi dans le roi glorieux de l'avenir un descendant de David. Nahum et Sophonie font allusion à la théocratie idéale, mais ils n'indiquent pas quelle sera la famille du futur roi. Jérémie est, lui, par contre, très précis à ce sujet : « Après l'exil sera rétablie la maison de David. » (XXX, 9.) Ce roi de l'avenir, il l'appelle « germe juste » (XXXIII, 25), « l'Éternel notre Jus-

tice » (xxiii, 6) et aussi « David » (xxx, 9). Ézéchiél salue lui aussi en David le futur berger que l'Éternel donnera à son peuple restauré. « Je susciterai sur mes brebis un berger qui les paîtra, mon serviteur David; il les paîtra et lui-même sera leur pasteur. Et moi l'Éternel, je serai leur Dieu; et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles. » (xxxiv, 23 ss.)

Si nous voulons résumer la prédication messianique des prophètes, nous dirons qu'ils prédisent une ère de gloire, de splendeur et de piété pour le peuple élu, ère qui commencera avec le règne d'un descendant de David. Mais ce règne sera précédé du jugement de Jéhovah, d'un temps de malheur dont la durée n'est pas indiquée.

Un des derniers prophètes, Malachie, annonce que « le jour de Jéhovah » approche et que Jéhovah enverra Élie le prophète pour préparer le chemin devant lui. Élie viendra jouer le rôle de convertisseur et d'apôtre. « Il ramènera le cœur des pères vers leurs enfants et le cœur des enfants vers leurs pères, de peur que je ne vienne, dit Jéhovah, et que je ne frappe le pays d'un anathème. » (iv, 5.)

Tous les documents précédents ont parlé d'une restauration politique et ont représenté le Messie sous l'image d'un roi tout-puissant dont la domination s'étendra au loin. Le second Ésaïe parle souvent d'un « Serviteur de Jéhovah » qu'il dépeint sous les traits de l'homme de douleur. Ce Serviteur accomplira une œuvre aussi magnifique que celle que doit faire le descendant de David. Ce Serviteur, « l'élu de Jéhovah, celui en qui mon âme

prend plaisir et sur qui il a mis son esprit, annoncera la justice aux nations..., il ne se relâchera point jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre et que les élus espèrent en sa loi » (Ésaïe XLII, 1-4). Son œuvre prospèrera. « Il grandira, il sera exalté, souverainement élevé; il sera pour beaucoup de nations un sujet de joie et, devant lui, les rois fermeront la bouche. » (LII, 13-15.) Tandis que le second David est représenté comme entouré de gloire et de puissance, le Serviteur de Jéhovah portera le châtiment mérité par autrui, et ce sont ses souffrances qui seront la cause de la paix et de la guérison. « Il n'avait ni forme, ni beauté », « il était méprisé et connaissant la souffrance ». « Il a été transpercé à cause de nos péchés, brisé à cause de nos iniquités. Le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui. On le maltraite et lui se soumet à la souffrance et n'ouvre point la bouche, semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie. » (Ésaïe LIII, 3-6.)

Un assez grand nombre de théologiens ont vu dans le Serviteur de Jéhovah l'image du Messie. L'expression « Homme de douleur », qui résume admirablement la description des souffrances de ce juste malheureux et méconnu, ne peut, de l'avis de ceux-ci, s'appliquer qu'à Jésus-Christ. Cette manière de voir a été vivement contestée. Tout d'abord on a fait remarquer que le terme « Serviteur de Jéhovah » employé fréquemment dans le second Ésaïe désigne souvent le peuple d'Israël lui-même. Sans doute il est des passages tels que XLI, 8 et 9, XLIX, 3, où cette expression s'adresse

incontestablement à Israël. Mais on ne peut identifier dans tous les cas le Serviteur juste et le peuple d'Israël. Dans les chapitres XLII, 6 et XLIX, 5 et 6, la mission confiée au Serviteur de Jéhovah est de « traiter alliance avec le peuple », « de ramener à Dieu Jacob et Israël encore dispersés, de relever les tribus de Jacob et de ramener les restes d'Israël »; il faut absolument distinguer ici le Serviteur du peuple, car le premier doit servir de médiateur entre le second et Dieu.

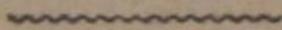
Mais, réplique-t-on, si ce titre ne s'applique pas au peuple d'Israël tout entier, il désigne alors un noyau fidèle composé de vrais serviteurs de Jéhovah. Ce sont ces quelques-uns qui, par leur fidélité, ont sauvé leur nation, et c'est cette élite qui sera établie pour être la lumière des nations, pour porter le salut jusqu'aux extrémités de la terre. Cependant, ajouterons-nous, s'il s'agissait de la meilleure portion d'Israël, il serait surprenant que le prophète lui-même n'en fit pas partie. Ésaïe se place parmi ceux qui jouissent des bienfaits obtenus par la fidélité du serviteur et qui l'ont méprisé. De plus, quand on lit attentivement le chapitre LIII d'Ésaïe, il est difficile de voir dans cet homme de douleur une collectivité, un certain nombre de personnes, et non une individualité, une personnalité unique. Renan lui-même a si bien senti cette difficulté qu'il a appliqué ce passage à quelqu'un de ces justes ignorés dont le sang rougit les rues de Jérusalem à la prise de cette capitale. Aussi croyons-nous que le serviteur de l'Éternel désigne dans certains passages, entr'autres au chapitre LIII, une personne

unique, un individu dans lequel le prophète n'a pu voir ni sa propre personnalité, ni le meilleur prophète de son temps. Et s'il avait été question d'un héros du passé, le prophète, en racontant tout ce qu'Israël doit à ce juste méconnu, aurait eu soin de faire connaître aux générations futures le nom de ce patient libérateur.

Le prophète, sous l'action de l'Esprit de Jéhovah, au milieu des douleurs et des privations de l'exil, a eu la vision d'un médiateur souffrant, accablé à cause des fautes d'autrui, méprisé même alors qu'il rendait possible par son obéissance et sa souffrance le salut de tous ses frères. A-t-il compris tout ce que renfermait cette vision? N'a-t-il vu que cette loi de solidarité qui veut que le juste, lui, souffre, endure la peine et les douleurs méritées par les péchés de ses contemporains? Nous l'ignorons. Mais comme le dit si bien M. le professeur Westphal : « Nous voyons ici le Jéhovisme se dépasser pour donner au monde de l'Ancienne Alliance un avant-goût de l'Alliance nouvelle. Elle a entrevu dans un éclair la figure douce et souffrante de l'homme de douleur : mystère pour les rachetés, qui adorent le divin Crucifié à la lumière de l'Évangile, mystère bien plus grand dans les ténèbres qui entouraient le prophète des exilés. Aussi n'est-on pas étonné de retrouver sur les lèvres du second Ésaïe et sur celles de saint Paul — deux hommes en qui nous pouvons voir symbolisées l'Ancienne Alliance et la Nouvelle, venant se pencher tour à tour sur l'abîme sans fond de la miséricorde divine — ce même cri d'adoration où se mêle un aveu

d'impuissance : « En vérité, tu es un Dieu incom-
« préhensible, Dieu d'Israël, Sauveur!... O profon-
« deur de la richesse et de la sagesse et de la
« science de Dieu ! Que ses jugements sont inson-
« dables et ses voies impénétrables¹. »

1. Westphal, *op. cit.*, p. 625 et 626.



CHAPITRE II

LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES DANS LA LITTÉRATURE APOCRYPHE

Nous avons, dans les pages précédentes, essayé de montrer quelle avait été l'espérance messianique du peuple d'Israël, d'après les plus anciens documents de la littérature hébraïque et d'après les prophètes. Nous pouvons dire qu'elle a revêtu, suivant les époques, des formes diverses. Chaque génération se l'est représentée sous l'image qui lui était la plus familière, le plus souvent en idéalisant un peu le présent. Maintenant, nous voudrions continuer notre étude en nous demandant quelle forme a revêtue cette espérance dans la littérature apocryphe juive.

Un des plus anciens documents de ce genre est le livre de la sagesse de Jésus, fils de Sirach, autrement dit l'Écclésiastique. « Ce livre, dit M. Vernes, est un traité de morale conçu à peu près dans le même goût des proverbes de Salomon et il nous donne une idée exacte des préoccupations religieuses dominantes... Son auteur a con-

servé le vieux point de vue israélite. Il partage les anciennes idées au sujet de la rétribution du bien et du mal, il est convaincu que le crime est puni ici-bas : l'immortalité n'existe pas pour lui. » Quant à la question qui nous occupe spécialement, ce livre prouve que « la personne du Messie, que les prophètes avaient envisagée si diversement selon les circonstances, avait entièrement disparu de la scène¹. » Telle est l'opinion de M. Vernes. M. le professeur Wabnitz ne partage nullement cet avis et montre que le Siracide fait certainement allusion au Messie descendant de David. C'est ce qui ressort d'un texte tel que celui-ci : « Le Seigneur lui a pardonné ses péchés (à David) et il a relevé sa corne et lui a donné la promesse de roi et le trône de gloire à Israël² » (XLVII, 11); et ailleurs : « Et pour ce qui concerne l'alliance avec David, un fils de la tribu de Juda, l'héritage du roi est transféré de fils en fils. » (XLV, 25.) La promesse de la permanence du trône dans la famille de David, que nous avons trouvée déjà, est reprise ici. En outre, l'expression « la corne de David », a un sens qu'il faut indiquer. Dans l'apocalypse de Daniel, le mot corne est souvent employé. Dans la vision du chapitre VII, les dix cornes représentent dix rois, dix personnes. Dans la langue messianique d'une époque assez rapprochée de celle du Siracide, « la corne de David » a un sens bien déterminé et s'applique à une per-

1. Vernes, *Histoire des idées messianiques*, p. 20.

2. Traduction de M. Wabnitz.

sonne précise, comme nous le montre la parole de Zacharie dans Luc 1, 69 : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple et qu'il a suscité « la corne de Salut » dans la maison de David son serviteur », passage que les Bibles françaises traduisent : « Il a suscité un puissant Sauveur dans la maison de David. » Aussi croyons-nous avec M. Wabnitz¹ que la corne de David ne désigne pas la puissance de la maison de David, mais qu'elle s'applique au David idéal, au Messie en personne.

Pendant la période troublée de l'histoire du peuple juif, qui commence avec l'avènement d'Antiochus Épiphane, allait se lever un visionnaire à la foi ardente et inébranlable. Il devait rassurer par ses prophéties ses contemporains inquiets et persécutés. Nous voulons parler de l'auteur de l'Apocalypse de Daniel.

« Dans une vision nocturne, dit le pseudo-Daniel, je regardais et, sur les nuées, vint quelqu'un de semblable à un fils d'homme, il s'avança jusqu'au Vieillard et on l'amena devant lui. Et il lui fut donné domination, gloire et règne et tous les peuples, nations et les hommes de toutes langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point et son règne ne sera jamais détruit. » (VII, 13 et 14.)

Beaucoup ont vu dans ce Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel le Messie, le libérateur impa-

1. Wabnitz, « Histoire de mes idées messianiques », *Revue de Théologie*, octobre 1874.

tiemment attendu. M. Vernes, s'appuyant sur l'explication de cette vision donnée par l'ange, dans laquelle il n'est nullement question du Fils de l'homme et où la royauté, la domination et la puissance sont transmises au peuple des saints, affirme que la personne à figure humaine, à qui l'ange substitue le peuple des Saints, est la personnification d'Israël, exactement comme les quatre animaux de la vision sont la personnification des quatre empires. « Du Messie, dit-il, point de trace¹. » M. Colani a écrit à ce propos : « Le prophète n'a pas un mot sur le Messie, ni en général sur le chef de ce peuple des Saints². »

M. Wabnitz estime que ces deux auteurs sont dans l'erreur et que c'est se tromper étrangement que de substituer Israël au Fils de l'homme. Tout d'abord, faisons remarquer que le Vieillard, qui représente Dieu, est venu pour juger les quatre animaux. Ceux-ci sont sortis de la mer et sont sur la terre. Aussi leur jugement a-t-il lieu ici-bas et non pas dans le ciel. Si le Vieillard siège en ce monde, comme cela ressort du texte, le Fils de l'homme porté sur les nuées du ciel ne peut que descendre du ciel sur la terre et il ne peut s'élever, comme le prétend M. Colani, de la terre vers le Vieillard qui se trouverait dans le ciel.

Le peuple d'Israël peut-il être représenté comme descendant du ciel? Non. Car nous voyons au

1. Vernes, *op. cit.*, p. 36.

2. Colani, *Jésus-Christ et les espérances messianiques de son temps*, p. 16.

verset 21 de ce même chapitre VII, Israël en guerre avec la corne arrogante au moment même où le Vieillard arrive pour le jugement. Le voyant a-t-il voulu indiquer ainsi l'origine divine d'Israël? Nous ne le croyons pas. Dans l'Ancien Testament, le peuple élu est appelé Fils de Dieu, mais nulle part il n'est désigné comme étant d'une origine céleste, comme étant descendu du ciel. Du reste, le prophète, au chapitre XII, fait ressusciter du Scheol ceux qui doivent assister au jugement et prendre part au royaume éternel. Ajoutons que, dans tout l'Ancien Testament, Jéhovah seul est représenté porté sur les nuées du ciel. Le personnage à figure humaine ne peut donc être qu'un être divin et celui-ci ne peut être que le Messie. Daniel a dû comprendre tout de suite le sens de ce symbole, puisque l'ange à qui il demande l'explication de la vision lui parle des quatre animaux seulement et non du Fils de l'homme. Et si le peuple d'Israël est désigné comme devant recevoir la royauté, la puissance et la domination, c'est parce qu'il aura pour chef le Messie lui-même.

Nous voyons ici se dessiner avec plus de précision et s'enrichir de nouveaux détails la figure du libérateur attendu. M. Haag a très bien compris cela lorsqu'il a écrit : « Il faut descendre jusqu'à Daniel ou plutôt jusqu'à l'anonyme, qui a mis ses prophéties sous le patronage de ce nom vénéré, pour saisir toute la différence qui existait entre les attentes messianiques des Hébreux et celles des Juifs. Dans la période précédente, on croyait généralement que le royaume de Dieu serait fondé

par un roi conquérant de la race de David, et que selon Jérémie, le prophète, le règne du Messie commencerait immédiatement après le retour de la captivité. Cet oracle ne s'étant pas accompli et la famille de David étant tombée dans une obscurité profonde, l'auteur du livre de Daniel non seulement adopta un autre calcul en faisant des 70 ans de Jérémie 70 années sabbatiques ou semaines d'années... mais au lieu d'un simple mortel, d'un davidide, son roi théocratique devint un être surnaturel divin, revêtu, il est vrai, d'une forme humaine, qui apparaîtrait sur les nuées et fonderait avec une puissance irrésistible un empire universel et éternel au profit des Saints, c'est-à-dire des Juifs¹. »

A peu près à la même époque que l'Apocalypse de Daniel, sous le gouvernement de Simon Macchabée, fut écrit un des plus anciens fragments des *Oracles Sibyllins*. Nous trouvons dans ce poème des renseignements utiles au sujet des espérances messianiques de cette période. Le poète, probablement d'origine juive, nous parle d'un châtement que doit subir Israël, mais à ce châtement se rattache la promesse de temps meilleurs : « Une fin meilleure et la plus grande gloire t'attend comme le Dieu immortel le réalisera pour toi. Dieu enverra alors du ciel un roi qui jugera chaque homme dans le sang et la lueur du feu. Et il existe une tribu royale dont la race ne peut broncher, et cette race à travers la succession des

1. Haag, *Théologie biblique*, p. 431 et 432.

temps règnera et elle commencera à élever une nouvelle maison de Dieu. Et tous les rois perses l'assisteront en apportant de l'or et de l'airain et du fer travaillé'. »

Il nous paraît difficile d'appliquer, comme le font MM. Vernes, Lücke, Bleek, cette prédiction à la conquête de Babylone par Cyrus et à la reconstruction du temple de Zorobabel, descendant de David. Le poète aurait pu, sans nul doute, dire que Cyrus, en détruisant Babylone, a été le serviteur de Dieu. Mais il ne peut pas représenter Cyrus comme venu du haut du ciel. Nous préférons admettre avec MM. Hilgenfeld et Wabnitz, que ce roi venu du ciel désigne un Sauveur puissant, d'origine surnaturelle. C'est cet envoyé céleste qui jugera chaque homme. Il s'agit ici d'un jugement universel, jugement que Cyrus n'a jamais pu exercer. Ce qui nous invite à croire que ce libérateur venu d'en haut est le Messie, c'est le fait qu'il doit venir à la fin pour réaliser la plus grande gloire d'Israël, gloire qui ne devait exister qu'aux temps messianiques. Enfin, disons que cette tribu royale dont la race ne peut broncher et qui règnera à travers la succession des temps est sûrement la maison de David, à laquelle avaient été faites toutes les promesses.

Un autre fragment de ces mêmes oracles nous dépeint des temps horribles, des guerres, des famines. C'est durant ces calamités que « Dieu enverra du Soleil un roi qui pacifiera toute la terre en met-

1. *Oracles sibyllins*, livre III, p. 282-294, traduction de M. Wabnitz.

tant fin à la guerre terrible, en faisant périr les uns et en accomplissant pour les autres les fidèles promesses... Le peuple du grand Dieu sera surchargé de brillantes richesses, d'or, d'argent et de vêtements de pourpre et la terre fertile et la mer seront remplies de biens. » (Liv. III, 651.)

En lisant ces lignes on croirait avoir sous les yeux quelques pages des anciens prophètes d'Israël. Cette splendeur, cette richesse réservées au peuple du grand Dieu nous rappellent les descriptions que Joël, Isaïe, Jérémie s'étaient plu à faire des temps messianiques. L'état de prospérité dépeint ici est trop beau, trop grandiose pour appartenir au présent et pour s'appliquer à un moment quelconque du gouvernement de Jonathan ou même de celui de Simon Macchabée. Et ce roi venant du Soleil, ce monarque « qui pacifiera toute la terre, qui fera périr les uns et accomplira pour les autres toutes les fidèles promesses », désigne assurément le Messie, celui en qui seul se réalisent toutes les promesses faites au peuple d'Israël.

Dans la plus ancienne partie du livre d'Hénoch, qui a été composée probablement sous Jean Hyrcan, vers l'an 110, nous trouverons d'autres indications plus précises sur l'avènement et la personne du Messie. Dans une vision, l'auteur a devant lui un troupeau de brebis représentant le peuple juif. Celui-ci est gouverné et maltraité par soixante-dix pasteurs: Ces bergers sont probablement les rois païens qui ont après l'exil dominé sur les Juifs. Mais de ces brebis naissent des agneaux pleins de courage et de force, ce sont les Macchabées. L'un

de ces agneaux se distingue des autres et se fait reconnaître par eux, c'est Jean Hyrcan. Les oiseaux de proie ne tardent pas à se précipiter sur lui. Il appelle alors au secours. L'ange gardien, qui a soigneusement transcrit dans un livre tous les crimes des soixante-dix pasteurs, ouvre son livre devant le Seigneur des Brebis. Celui-ci apparaît avec le sceptre de la colère. Les oiseaux qui attaquaient le jeune bélier et les brebis blanches sont engloutis dans la terre. Un glaive est donné aux brebis pour leur permettre de vaincre leurs ennemis. Puis le Seigneur en personne s'assied sur un trône en Palestine. Il fait ouvrir le livre. Les anges déchus que symbolisent les étoiles sont d'abord jugés, ensuite vient le tour des soixante-dix pasteurs et des brebis qui ont fait cause commune avec les ennemis d'Israël. Ils sont tous jetés dans un feu souterrain. Le Seigneur apporte un nouveau temple et toutes les brebis qui demeurent et qui sont maintenant pures, bonnes, voyantes, entrent dans le temple. Les dispersées et les mortes les rejoignent. Hénoch, conduit par trois anges, entre à son tour et il s'assied au milieu des brebis. Les bêtes des champs et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les peuples païens, les servent et se rassemblent eux aussi dans le temple. Le Seigneur des brebis est plein de joie. C'est alors que naît le Messie. Il apparaît sous la forme d'un taureau blanc avec de grandes cornes noires. Tous lui obéissent et deviennent des taureaux¹.

1. Nous empruntons tous ces détails à la traduction de M. Vernes, *op. cit.*, p. 79-108.

Le Messie, d'après Hénoch, viendra régner après le jugement des nations. Il sera suscité par Dieu, qui lui donnera autorité non seulement sur les brebis qui représentent Israël, mais aussi sur toutes les bêtes des champs et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire sur tous les peuples païens. Ces derniers trembleront en la présence du Messie, ils le craindront et l'imploreront en tout temps.

Dans le premier livre des Macchabées, qui date à peu près de la même époque que le document précédent, il est question d'un prophète. C'est ce prophète qui dira ce qu'il faut faire des pierres profanées et dispersées de l'autel des holocaustes. (Macc. iv, 46.) Et quand, par la volonté du peuple, Simon succéda à son frère Jonathan dans la souveraine sacrificature et la conduite des affaires publiques, il fut spécifié que cette décision ne serait valable que jusqu'à ce que s'élèverait un prophète fidèle (xiv, 41). Il est permis de supposer que ce prophète fidèle qui, dès son apparition, aura droit à l'autorité souveraine et à la souveraine sacrificature désigne le Messie.

Vers l'an 63 avant Jésus-Christ, date de la prise de la ville de Jérusalem par Pompée, date qui marque, on peut le dire, la fin de l'indépendance juive, furent composés les Psaumes de Salomon.

Affligé par l'attaque d'un prince païen, qui non seulement a renversé les murailles de la ville sainte, a foulé aux pieds et souillé le Sanctuaire, mais encore emmené en captivité une grande partie des habitants, le poète se demande pourquoi l'Éternel traite si durement son peuple, il voit alors dans ces

épreuves le châtement qu'ont mérité les péchés des Juifs. Mais après avoir gémi sur les malheurs présents, il contemple l'avenir glorieux qu'Israël aura s'il retourne à Dieu. La destinée de Jérusalem sera belle. Les Juifs dispersés entendront la voix de Jéhovah, et aussitôt ils accourront à son appel. Les collines s'abaisseront pour livrer passage au peuple régénéré (Ps. XI.) Puis l'auteur fait cette requête : « Seigneur, suscite-leur un roi, un fils de David, pour le temps que tu connais, toi, Dieu, afin qu'il règne sur Israël ton serviteur. » (Ps. XVII, 23.) Le Messie attendu est toujours, comme chez les anciens prophètes, un fils de David. Ce roi futur exercera la justice. Jérusalem, sous son règne, sera purifiée, rendue grande, glorieuse comme autrefois. Le règne du Messie s'étendra sur toutes les nations. On viendra même des extrémités de la terre pour voir la gloire du roi de Jérusalem. Le peuple lui-même sera transformé. « Il est un roi juste, enseigné par Dieu à leur sujet, et il n'y a point d'injustice en ce jour au milieu d'eux parce que tous seront saints et leur roi est le Messie du Seigneur. » (XVII, 35 et 36.)

Le Roi est redouté de toutes les nations : « Dieu placera toutes les nations devant sa face, dans la crainte, car il frappera la terre par la parole de sa bouche. » (XVII, 38 et 39.) Tous les peuples comparaitront donc devant lui, et c'est lui qui commandera et jugera. Enfin, pensant au jugement suprême, notre psalmiste s'écrie : « Que Dieu purifie Israël pour le jour de la miséricorde en bénédiction, pour le jour de l'élection sous l'ordre de son Christ! » (XVIII, 6.)

Saint

La notion du Messie maître de l'univers se trouve encore dans un fragment sibyllin, le livre des Jubilés, qu'il faut placer en l'an 60 ou 43 avant Jésus-Christ. La domination du monde est destinée à la semence de Jacob : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui a créé les cieux et la terre ; je te ferai grandir et je te multiplierai beaucoup, et des rois sortiront de toi et règneront partout où se trouve une trace des humains, et je donnerai à ta semence toute la terre qui est sous le ciel, et ils (les descendants de Jacob) règneront selon leur bon plaisir sur tous les peuples, et, après cela, ils s'approprièrent toute la terre et l'hériteront pour l'éternité. »

Le Messie, qui sortira de la famille de Jacob, est encore désigné par ces mots : « Quand aussi Rome règnera sur l'Égypte, la réduisant à son seul empire, alors le plus grand des royaumes, celui du Roi immortel, apparaîtra parmi les hommes, et un prince saint arrivera, s'emparant du sceptre de toute la terre pour tous les siècles et à travers le cours des temps. » Ce royaume, plus grand que tous les autres et qui doit être éternel, est, à n'en pas douter, le royaume messianique, le royaume qui aura à sa tête le prince saint, celui que les Psaumes de Salomon appellent le « Roi juste », « pur de péché ».

Nous arrivons enfin au document le plus important de cette période. Il s'agit de la partie du livre d'Hénoch appelée *Similitudes*. Dans cet écrit, nous trouverons condensées et résumées toutes les espérances messianiques des prophètes et du peuple juif lui-même. Parfois, la ressemblance du Messie

décrit par ce livre avec Jésus-Christ est si grande que certains critiques, tels que Hilgenfeld, Philippi, Colani et Vernes, ont vu dans cette œuvre la production d'un auteur chrétien. Nous allons indiquer brièvement quel devait être, d'après Hénoc, le Messie si ardemment désiré.

Le Messie est appelé « le Fils de l'homme ». Il est placé à côté de « celui qui a une tête ancienne ». Cette dernière expression rappelle celle du pseudo-Daniel : « l'ancien des jours ». Son visage est semblable à un visage d'homme, « plein de grâce, comme celui des saints anges ». (XLVI, 1.) Il est désigné par les mots : « fils de l'homme » (XLVIII, 2), « le fils d'un homme » (XLIX, 29), « le fils de la femme » (LII, 2). Il est « l'oint » (XLVIII, 19), « le juste » (XXXVIII, 2), « l'élu » (XLV, 3) et même « le Fils de Dieu » (CV, 2). « Sa gloire subsiste d'éternité en éternité, sa puissance, de génération en génération; en lui demeure l'esprit de sagesse, d'enseignement, de force. » (XLIX, 2.) « Il chassera les rois de leurs trônes et de leurs royaumes parce qu'ils ne le glorifient pas. » (XLVI, 5.) « Le Seigneur des Esprits le placera sur le trône de sa gloire pour juger les œuvres des saints du ciel, c'est-à-dire des anges. » (LXI, 8.) « Le Fils de l'homme sera sur le trône de gloire et triera les actions des hommes. » (XLV, 3.) « Il fondera la communauté des justes, dans laquelle il demeurera lors de la résurrection des morts. » (LXII, 8 et 14.) « Son nom fut nommé devant le Seigneur avant le soleil et les signes du ciel, avant que les étoiles du ciel fussent créées. Il fut élu et caché devant le Seigneur avant que le

monde fût créé, et il sera devant lui en toute éternité¹. » (XLVIII, 36.)

Si nous voulons résumer l'enseignement des *Similitudes* d'Hénoch, nous dirons que le Messie futur, quoique « fils de l'homme », sera « fils de Dieu ». En lui habiteront la sagesse et la force. Il sera le souverain juge, celui devant qui comparâtront non seulement les peuples, mais aussi « les saints du ciel », c'est-à-dire les anges. Ce souverain juge, avant d'apparaître sur la terre, vivait dans le ciel; il était avant la création du monde.

Peut-on, comme nous le faisons, placer la composition d'un tel document avant l'ère chrétienne? Voilà la question qui décidera de la valeur de ce livre.

Hilgenfeld a prétendu que le livre des *Similitudes* d'Hénoch était l'œuvre d'un gnostique chrétien. Il estime que tous les titres donnés au Messie sont d'origine chrétienne. Cet argument ne nous paraît pas probant. Ces noms attribués au Messie dans le livre d'Hénoch ne sont pas nouveaux : nous les trouvons déjà dans l'Ancien Testament². L'expression de « fils de l'homme » est déjà employée dans l'Apocalypse de Daniel. Ésaïe, pensant à la mission du futur libérateur, l'appelle « lumière des nations », exactement comme les *Similitudes* d'Hénoch. Dans Michée, il est dit que c'est de Bethléem que sortira le Messie, et nous trouvons

1. Traduction de M. Wabnitz. Voir article Oint dans l'*Encyclopédie* Lichtenberger.

2. Nous nous sommes servi ici de la thèse latine de M. Wabnitz : *Messias Judæorum Similitudinibus Henochi illustratus*.

ces mots : « C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps où enfantera celle qui doit enfanter. » (Michée, v, 4.) L'auteur des *Similitudes* a pu, pensant à ce passage, appeler l'Oint du Seigneur « fils de la femme ». Il n'avait pas besoin d'être chrétien pour cela. Ewald, lui, voit dans le terme « fils de la femme » une réminiscence de Genèse III, 14.

Hilgenfeld trouve étonnant qu'un auteur juif, après avoir désigné le Messie par les mots « fils de la femme », parle de la préexistence de celui-ci. Cela peut s'expliquer. Nous trouvons déjà dans les prophéties l'idée d'un Messie d'origine divine naissant d'une femme. C'est ainsi que dans le passage de Michée, cité plus haut, l'enfant qui doit naître à Bethléem est nommé « celui qui dominera sur Israël et dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours d'éternité » (Michée v, 1-4). Dans Daniel, le fils de l'homme est montré descendant du ciel. Dans le livre d'Esdras qui, de l'avis même de Hilgenfeld, a été composé avant l'ère chrétienne, parle lui aussi d'un Messie préexistant et mortel. Il ressort de cela qu'un auteur juif pouvait parler de la préexistence du Messie.

Hilgenfeld voit encore une preuve de l'origine chrétienne de ce livre dans le passage où il est question de la communauté des justes, disant que l'idée d'église est postérieure au Christ. Mais, dirons-nous, la notion d'église était connue avant l'ère chrétienne. Les Juifs avaient leurs synagogues et ils pouvaient parler d'église, non pas en lui donnant le sens d'Église chrétienne, mais le sens de synagogue, de communauté de serviteurs de

Dieu. Et souvent les Juifs, au sujet de l'avenir, parlaient de cette Église ou de cette communauté de justes et de croyants qui serait manifestée à l'avènement du Messie.

Hilgenfeld croit trouver une allusion à la Sainte-Cène dans un passage où il est question d'un repas en commun pris par les justes. Il ne s'agit pas ici de la Cène chrétienne et il n'est nulle part fait mention du fruit de la vigne.

Tous les indices que l'on signale pour établir l'origine chrétienne de ce livre ne sont pas assez précis ni assez clairs pour entraîner la conviction. Et nous persistons, avec MM. Lücke, Dillmann, Ewald, Köstlin, Wabnitz, à ne reconnaître qu'une origine purement juive à notre livre.

Un auteur chrétien qui aurait voulu parler du Christ ne se serait pas borné à le désigner par les noms déjà usités dans l'Ancien Testament; il aurait encore parlé de la vie de Jésus, de sa doctrine, de ses miracles, de son œuvre rédemptrice, de sa mort et de sa résurrection. Autant de sujets sur lesquels nous ne trouvons pas un seul mot. Nous ne pouvons comprendre pourquoi un auteur chrétien, parlant de son Sauveur, aurait gardé un pareil silence sur l'œuvre et la personne de Jésus.

CHAPITRE III

LES IDÉES MESSIANIQUES DES JUIFS AU MOMENT DE LA NAISSANCE DE JÉSUS

Avant de commencer l'étude des opinions dominantes sur la personne du Messie au temps de Jésus, nous voudrions résumer en quelques mots les résultats auxquels nous sommes arrivé.

Au temps de Moïse, le libérateur promis fut désigné sous le nom de prophète. Cette désignation ne tarda pas à être remplacée par celle du roi tout-puissant, descendant de David. C'est cette notion qui prévalut et qui demeura durant les siècles suivants. Les prophètes annoncent l'approche du jour grand et redoutable de Jéhovah. Toutes les nations vont être jugées, et après cette intervention divine, le descendant de David inaugurerà une ère de gloire, de félicité et de piété. (Joël, Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, Amos, Osée.)

Pendant les années troublées qui suivirent l'exil, les Israélites pensèrent plus que jamais à l'avenir. Ils soupiraient après la délivrance promise par Jéhovah. Ils puisaient toute leur patience, leur

consolation et leur force dans la contemplation de ce royaume qui allait bientôt s'établir dans leur propre patrie. S'ils mouraient avant d'avoir assisté au rétablissement désiré, ils gardaient l'espoir que les morts ressusciteraient pour avoir part au Royaume éternel (Daniel XII). Ils aimaient, en attendant sa venue, à s'entretenir de la personne et de l'œuvre du Messie.

Ils l'ont appelé, comme les anciens prophètes, « le fils de David » (Siracide, Psaumes de Salomon, *Oracles sibyllins*). Ce Messie envoyé par Dieu aurait une origine supraterrrestre (Apocalypse de Daniel, *Oracles sibyllins*, *Vision et Similitudes d'Hénoch*). Son avènement serait précédé du jugement des nations (Apocalypse de Daniel, *Vision d'Hénoch*). Il aurait la domination sur toute la terre et cette domination universelle serait éternelle (Apocalypse de Daniel, *Vision d'Hénoch*, Psaumes de Salomon, Livre des Jubilés, *Similitudes d'Hénoch*). Enfin il jugerait tous les peuples (*Oracles sibyllins*, Psaumes de Salomon, *Similitudes d'Hénoch*.)

Il faut distinguer deux jugements. Le premier, appelé jour de Jéhovah par les prophètes, précèdera l'ère messianique, ce sera le châtiment des nations. Le second, ou jugement final, sera présidé par le Messie lui-même. Les anciens prophètes ne connaissaient que le premier, et c'est après le jour de Jéhovah qu'ils plaçaient l'avènement du royaume messianique.

Pour les prophètes, comme plus tard pour les Juifs, Jéhovah, créateur du ciel et de la terre, était avant tout le souverain d'Israël. Le Royaume d'Is-

raël était son Royaume. Un jour viendrait où ce royaume prendrait une grande extension et s'étendrait sur toute la terre. Cet avenir glorieux serait l'œuvre du Messie, fils de Dieu. Et nous pouvons dire que l'espérance messianique des Hébreux et celle des Juifs se rattachaient à l'établissement d'un Royaume futur. Voilà les quelques conclusions que nous pouvons tirer des pages précédentes.

Au moment de la naissance de Jésus, les espérances messianiques avaient acquis le plus haut degré d'intensité. Le Messie, le Christ, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur, le Roi par excellence, devait être un descendant de David et naître à Bethléem. Toutefois l'idée que le Sauveur d'Israël serait un être d'origine supraterrrestre avait ses partisans. Il était appelé Fils de Dieu. Quelques habitants de Jérusalem, croyant que les chefs reconnaissaient le Christ en Jésus, manifestèrent leur surprise, « car, disaient-ils, nous savons d'où est Jésus; mais le Christ, quand il viendra, personne ne saura d'où il est. » (Jean VII, 27.) Ces paroles semblent bien montrer que, de l'avis de plusieurs, on ignorerait la véritable origine du Messie.

Son rôle devait être de rétablir le royaume de David par la réunion, sous son sceptre, des royaumes de Juda et d'Israël, par le rappel des dispersés et par la victoire sur les ennemis. Il détruirait les nations païennes soit par l'effet de sa puissance miraculeuse, soit par une guerre sainte, soit par un jugement. La restauration religieuse et politique du peuple juif une fois achevée,

Q. S. ans
A. 7.
L'inv. - Q. E.
p. 509.

on verrait l'établissement du Royaume messianique. Israël dominerait alors sur toutes les nations. Certains prétendaient que le règne du Messie serait éternel. D'autres croyaient à une palingénésie du ciel et de la terre. On divisait alors le temps en deux parties : « le siècle présent » et le « siècle à venir ». Pour les uns, le siècle à venir commencerait à l'avènement du Messie; pour les autres, seulement à la palingénésie universelle. C'est après cette seconde création que les morts ressusciteraient. Certains n'admettaient que la résurrection des bons, d'autres prétendaient que tous les morts reviendraient à la vie. Cependant le moment de la résurrection n'était pas fixé d'une façon unanime à l'heure de la palingénésie. Et il y avait à ce sujet trois conceptions différentes : 1^o Résurrection des bons avant l'avènement du royaume messianique (Psaumes de Salomon); 2^o Résurrection générale de tous les hommes avant l'avènement de ce royaume (Daniel et Hénoch); 3^o Résurrection de tous les hommes après le royaume au moment de la palingénésie (Baruch quatrième Esdras). Le jugement final suivrait la résurrection.

L'élite fidèle, les vrais serviteurs de Dieu, croyaient que le Messie rétablirait le royaume d'Israël, mais qu'il apporterait aussi avec lui la consolation et le pardon des péchés. « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple et nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de David, son serviteur, qui nous délivrera de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent. »

Et parlant de son fils Jean-Baptiste, Zacharie ajoute : « Tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies, afin de donner à son peuple la connaissance du salut et le pardon de ses péchés, grâce aux entrailles de miséricorde de notre Dieu, en vertu de laquelle le soleil levant nous a visités d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort pour diriger nos pas dans le chemin de la paix. » (Luc 1, 72 à 80.)

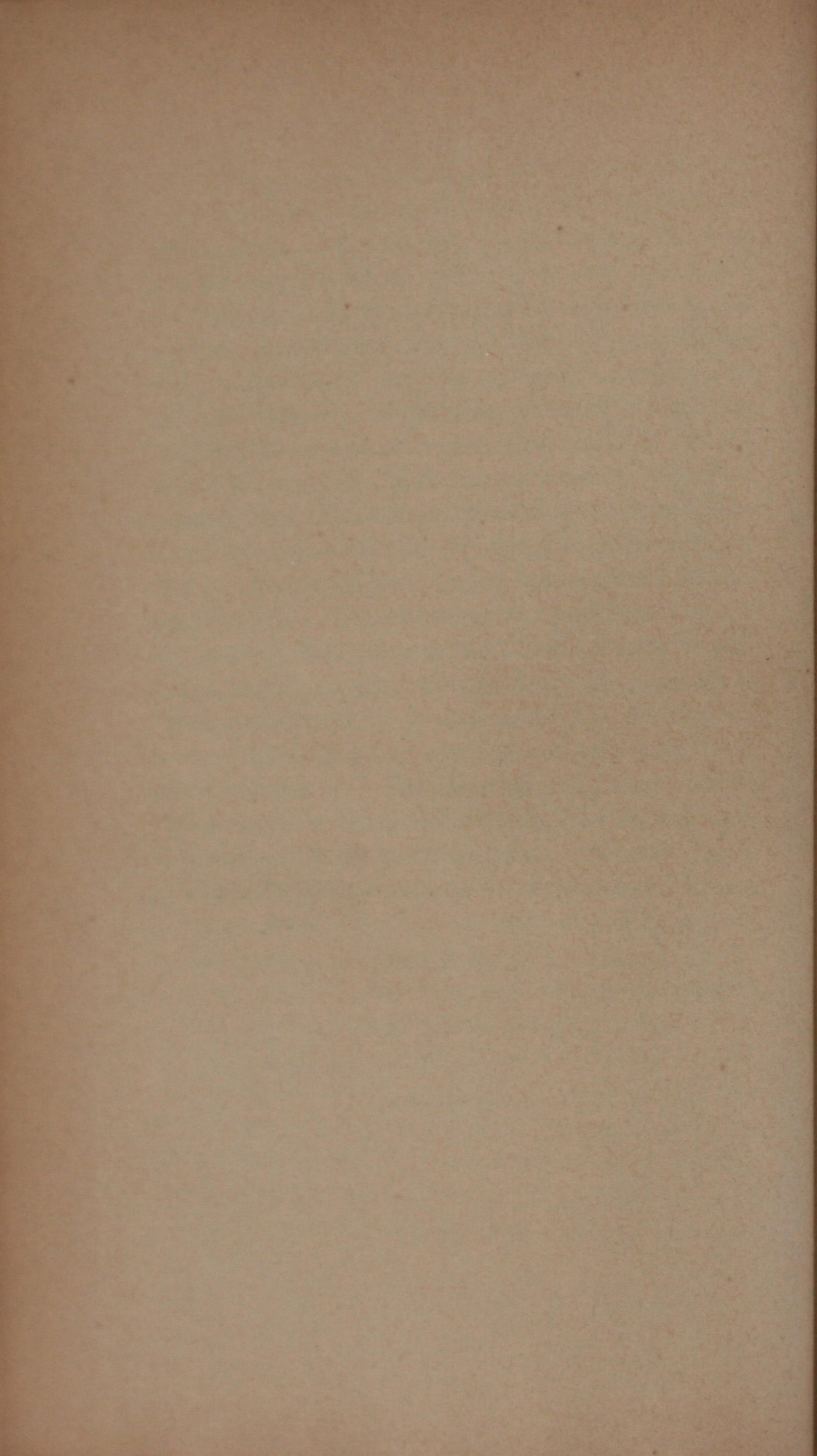
Telle est, résumée par Zacharie, l'espérance religieuse de la partie fidèle d'Israël. Les lecteurs assidus des prophéties, et en particulier d'Ésaïe, croyaient que le Messie aurait à souffrir.

La parole de Siméon à Marie en est une preuve : « Cet enfant est destiné à amener la chute et le relèvement de plusieurs en Israël et à devenir un signe qui provoquera la contradiction et à toi-même, une épée te transpercera l'âme. » (Luc 11, 35.) Le targoum de Jonathan sur Ésaïe LIII, voit dans le serviteur de Jéhovah le Messie. Dans le dialogue de Justin Martyr avec Tryphon, le juif Tryphon déclare « que les Écritures proclament ouvertement que le Messie devait souffrir. » (Chap. 89 et 90.) Jésus reproche aux disciples d'Emmaüs de « ne pas croire tout ce qu'ont dit les prophètes. Ne fallait-il pas, dit-il, que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire? » (Luc XXIV, 25 et 26.) Paul devant Agrippa dit à ce roi juif qu'il ne devait pas ignorer que le Christ devait souffrir selon Moïse et les prophètes. (Actes XXVI, 23.)

Quand viendra le Messie? Voilà la question que

se posaient tous les Israélites. Le peuple entier croyait qu'il ne tarderait pas à venir. On prétendait qu'il paraîtrait subitement au moment où l'on n'y penserait pas. Cet avènement devait être cependant précédé par de nombreux signes. Il y aurait tout d'abord de grandes tribulations. La corruption de la terre suivrait une marche progressive. Il y aurait un surcroît de calamités. La guerre, la famine, la peste, les éclipses, les tremblements de terre marcheraient de pair avec l'impiété et la profanation des lieux saints. Ensuite viendrait Élie, le prophète. Certains mêmes disaient qu'Élie serait accompagné de Moïse et de Jérémie. Enfin, directement avant la venue du Messie, devait surgir l'Antechrist, être terrible, à la fois homme et démon, qui, par son apparition, provoquerait Dieu à la manifestation de sa toute-puissance. C'est au milieu de tous ces malheurs, au moment même où la puissance du mal semblerait triompher que devait paraître le Messie, divin libérateur, celui qui serait, suivant les prophéties, la lumière des nations et la consolation d'Israël¹.

1. Voir Wabnitz, *Vie de Jésus*, t. I, p. 183-190 et Reuss, *Histoire de la Théologie chrétienne*, t. I, p. 125-140.



DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS LE MESSIE

Nous nous proposons maintenant d'examiner si Jésus-Christ, en qui tous les chrétiens ont vu le Messie annoncé par les prophètes, a réalisé les espérances messianiques dont nous avons décrit plus haut la genèse et le développement.

Pour cela nous nous demanderons :

- 1° Si Jésus s'est déclaré le Messie ;
- 2° Ce qu'il a pensé de sa personne ;
- 3° Quelle œuvre il s'est proposé d'accomplir.



CHAPITRE PREMIER

JÉSUS EST-IL LE MESSIE?

Dans un ouvrage¹ paru en 1884, M. Havet met en doute que Jésus se soit jamais déclaré le Messie. Cette opinion purement gratuite nous paraît erronée. Un certain nombre de critiques déclarent que Jésus a eu conscience de sa messianité, longtemps après le baptême, probablement lors de son entretien avec ses disciples sur le chemin de Césarée. L'auteur des fragments de Wolfenbuttel pense que Jésus a été tout d'abord un intrigant politique. Mais, déjoué dans ses projets, il se serait dans la suite rabattu, faute de mieux, sur l'œuvre spirituelle. Il faut, nous semble-t-il, connaître bien mal le Christ, dont les pensées ont été toujours si nobles et si désintéressées, pour voir en lui un intrigant politique. Et s'il en était ainsi, comment expliquer son évasion lorsque la foule enthousiaste voulait le faire roi? (Jean VI, 15.)

Renan dit que Jésus était dès le début un rabbin

1. *Le Christianisme et ses origines*, IV, p. 151

distingué par l'élévation de ses idées et la pureté de sa morale. Il savait captiver la foule par le charme de sa parole.

Peu à peu, cédant à l'enthousiasme grandissant de la foule, il a cru être ce que celle-ci disait de lui : « Plus on croyait en lui, plus il croyait à lui-même¹. » Ce seraient donc ses disciples, son entourage qui, aidés par les circonstances, auraient persuadé Jésus qu'il était le Messie. Nous ne reconnaissons pas le Christ des Évangiles en ce Jésus, jouet des circonstances, imitateur de ses disciples. Jésus a toujours été vis-à-vis d'eux dans un état de supériorité tel que ceux-ci se méprenaient souvent sur sa volonté et ses intentions. Il a été plusieurs fois obligé de les reprendre. Il a, dans plusieurs circonstances, refusé de suivre leurs conseils. Non, ce n'étaient pas les disciples qui dictaient la conduite du Maître. Il avait, lui, un but précis et c'était l'ardent désir de l'atteindre qui inspirait toutes ses paroles et tous ses actes.

Schenkel, dans sa *Vie de Jésus*, nous parle des aspirations religieuses qu'a eues Jésus dès sa jeunesse. Ému de pitié par les misères de son peuple, il aurait pris la secrète résolution de se vouer à l'affranchissement d'Israël. Après sa rencontre avec Jean-Baptiste, ses idées se précisent. Il rêve la fondation d'une communauté nouvelle, libre des cérémonies légales et pratiquant largement le culte en esprit. Mais, malgré cette intention, il ne se considérait pas comme le Messie. Ce n'est que

1. Renan, *Vie de Jésus*, 13^e édition, p. 144.

plus tard que, poussé par ses disciples à s'expliquer sur sa mission, il aurait accepté le titre de Christ et de Messie.

M. Colani dit : « Pas plus que Marc, Luc ne fait agir ou parler Jésus ouvertement en Messie, avant la confession de Pierre, mais il raconte deux scènes antérieures (la lecture faite par Jésus dans la synagogue de Nazareth, et la réponse de Jésus à la question des envoyés du Baptiste) où l'on voit s'éveiller dans l'esprit de Jésus la pensée qu'il est bien celui qui doit venir. Ces deux scènes, précédées de celle, dans le Temple, à l'âge de douze ans, et suivies de l'entretien sur le chemin de Césarée, marquent, si je ne me trompe, comme les jalons d'un développement continu¹. »

M. Vernes, après avoir affirmé que Jean-Baptiste « n'a pas salué en lui (Jésus) le Messie et n'a pas même annoncé la venue du Messie », ajoute : « Nous comprenons plus facilement que Jésus soit resté si longtemps avant de se reconnaître lui-même pour le Messie, quand les meilleurs et les plus respectés gardaient le silence sur la personne du roi de l'avenir². »

Donc, de l'avis de tous ces auteurs, Jésus n'aurait eu conscience de sa messianité que bien longtemps après le baptême, probablement, de l'avis de M. Colani, lors de son entretien avec ses disciples, sur le chemin de Césarée de Philippe. Nous ne pouvons nous rallier à cette opinion et nous

1. Colani, *op. cit.*, p. 53.

2. Vernes, *op. cit.*, p. 176.

croyons être dans la vérité en affirmant que Jésus s'est considéré comme le Messie dès le début de son activité publique.

Ce qui nous conduit à soutenir cette thèse, c'est, tout d'abord, l'attitude de Jean-Baptiste à l'égard de Jésus. Dès le commencement de son ministère, Jésus vient demander à Jean de le baptiser. Celui-ci, étonné, refuse, il manifeste même le désir d'être baptisé par Jésus : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi ! » (Matth. III, 14.) Quel est donc cet homme devant qui l'austère prophète, en général « si sévère dans ses jugements sur la conduite du peuple, si hautain dans ses rapports avec les principaux juifs », courbe la tête ? Ce ne peut être que le Messie lui-même, qui devait être sans péché et apporter aux hommes le baptême d'esprit et de feu. Jean, par son refus, par la déférence et la soumission qu'il a témoignées à Jésus, prouve qu'il reconnaît en lui le Christ. Et tandis que Jean savait que Jésus était le Messie et le traitait comme tel, il serait, nous semble-t-il, surprenant que Jésus n'eût pas encore conscience de sa messianité.

Si nous relisons le récit de la tentation du Sauveur, nous nous apercevons que Satan lui-même traite Jésus comme le Fils de Dieu, le Messie. Il n'a pu décider le Christ à faire usage de sa puissance ni pour la satisfaction de ses désirs égoïstes et personnels, ni pour éblouir les hommes par des signes éclatants. Il ne se décourage pas. C'est alors qu'il lui fait entrevoir la possibilité de posséder toutes les puissances du monde et toute sa

gloire, si lui, Jésus, consent à obéir au tentateur. S'il lui offre ainsi, dans l'espoir de le séduire, la domination du monde, c'est précisément parce qu'il le considère, non comme un simple mortel, mais comme le Messie, c'est parce qu'il sait que sa seule ambition est de voir tous les peuples de la terre le reconnaître et l'aimer. Aussi, à notre avis, la tentation de Jésus ne s'explique que si l'on voit en lui le Messie. Connaissant la mission qu'il a à remplir, il veut tracer d'avance le programme qu'il va suivre. Plusieurs solutions se présentent à son esprit. Il lui serait facile d'attirer tous les hommes à lui, s'il consentait à satisfaire les ambitions orgueilleuses et terrestres de ses contemporains. Mais, ce faisant, il compromettrait fortement le caractère spirituel et moral de l'œuvre qu'il veut accomplir.

D'autre part, il devine les difficultés, les luttes qui l'attendent, les scandales qu'il occasionnera s'il rejette le moyen facile qui se présente à lui.

D'un côté, le succès immédiat, certain; de l'autre, le succès peu probable, en tout cas lent à venir et difficile. C'est le choix des moyens d'action qui constitue la tentation. La lutte et l'embarras de Jésus sont d'autant plus pénibles qu'il tient davantage au triomphe de sa cause. C'est comme Messie qu'il est tenté. Et si Jésus ne se sait pas le Messie, le sens de sa tentation s'évanouit aussitôt et devient pour nous une énigme indéchiffrable. C'est bien ainsi que M. Bovon interprète la tentation du désert quand il écrit : « Qu'est-ce, en effet, que le baptême du Sauveur, sinon sa consécration

à son œuvre messianique, et sur quoi portent les luttes morales intenses qui suivent cet acte, sinon sur le mode de réalisation de cette tâche que Jésus aurait pu être amené à aborder en se servant des moyens terrestres et charnels? Tant il est vrai que sa conviction sur ce point est faite dès le début de son activité¹. »

Dans les premiers actes de son ministère, Jésus prend une attitude qui ne peut convenir qu'au Messie. Dans les premiers discours que Matthieu rapporte, Jésus déclare « qu'il est venu non pas abolir, mais accomplir la loi ou les prophètes ». (Matth. v, 17.) Ne se pose-t-il pas ici comme celui en qui se réalisent toutes les promesses faites par Moïse et les prophètes? Le Messie seul pouvait tenir un pareil langage.

Jésus se pose aussi en maître et en législateur. Il s'arroge à lui-même le droit de corriger la loi de Moïse. Pour les contemporains de Jésus, la loi de Moïse était envisagée comme la parole de Dieu lui-même. Aussi, malheur à qui aurait osé la transformer! Lorsque Jésus s'écrie sans hésiter : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras point... », et moi, je vous dis... », il se place au-dessus de Moïse, il se met sur le même rang que Dieu lui-même, il se proclame le Messie.

Jésus se sent investi d'une autorité particulière; dès le début de son œuvre, il guérit les malades et pardonne en son propre nom les péchés. Les Scribes, qui l'entendent, murmurent; ils le regar-

1. *Théologie du Nouveau Testament*, I, p. 267.

dent comme un blasphémateur : « Dieu seul, disent-ils, peut pardonner les péchés. » Jésus, entendant leurs griefs, montre à ses adversaires que Dieu lui a donné le droit et la puissance de guérir les malades et de pardonner les péchés (Marc II, 1-12).

D'après l'évangile de Marc, il proclame encore que lui, « le Fils de l'homme », il est maître du Sabbat. S'il était pour les Juifs une loi sacrée et intangible, c'était bien celle de l'observation du Sabbat. Ce dernier était regardé comme une institution divine remontant à la création. Aussi se dire le maître du Sabbat, c'était s'avouer l'égal de Dieu, c'était donner à sa parole la valeur qu'avait celle de Dieu lui-même ; c'était, en un mot, se considérer comme l'Oint du Seigneur, le Messie, à qui devait appartenir toute puissance.

Luc nous raconte que, lorsque Jésus revint pour la première fois à Nazareth, il lut, dans la synagogue, ces paroles d'Ésaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a oint pour annoncer la bonne parole aux pauvres. Il m'a envoyé pour publier la liberté aux captifs... » Puis, ayant fermé le livre, comme tous les regards étaient fixés sur lui, il ajouta : « Aujourd'hui est accomplie cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre. » (Luc IV, 20-23.) Il est évident que Jésus, ici, fait allusion à sa messianité. Certainement, comme nous le prouvent ces quelques passages, qui se trouvent au début de nos récits évangéliques, Jésus a su, dès le commencement de sa carrière publique, qu'il était le Messie, l'Oint du Seigneur. Nous

aurions pu encore citer en faveur de notre opinion le témoignage de Jean l'Évangéliste, qui met dans la bouche du Baptiste ces paroles : « C'est celui dont je disais : Il vient après moi un homme qui m'a devancé parce qu'il était avant moi. » Et, un peu plus loin : « C'est lui qui est le Fils de Dieu. » Nous avons omis ce passage, non pas que nous doutions de l'authenticité ni de la valeur historique du quatrième évangile, mais parce que tous ceux qui combattent notre thèse s'appuient surtout sur les données des Synoptiques.

Il n'est pas surprenant que Jésus ait eu de bonne heure connaissance de sa messianité. Déjà, à l'âge de douze ans, il appelait Dieu son Père et il comprenait que son devoir était de s'occuper des affaires de son Père. Une fois arrivé à la conviction que nul ne connaissait le Père que lui, son Fils, il dut bien vite parvenir à cette conclusion que nul ne pouvait connaître le Père que celui à qui il l'aurait révélé. Il ne pouvait tarder à penser qu'il avait une mission particulière à accomplir. Au moment où l'on parlait beaucoup du futur libérateur d'Israël, il dut bientôt se demander s'il n'était pas lui-même le Sauveur attendu. Dieu, par son Esprit, a pu lui aider à répondre à cette question. Et, dès qu'il eut la certitude qu'il était le Messie, Jésus se mit à l'œuvre et commença son ministère.

Si, au début de son activité, Jésus, tout en se sachant le Messie et agissant comme tel, n'a fait que des allusions discrètes à sa messianité, il fera, dans la suite, des déclarations plus précises, sur le sens desquelles il est impossible de se mé-

prendre. Quand les disciples de Jean viennent lui demander s'il est le Messie ou s'ils doivent en attendre un autre, il répond par ces fières paroles, bien propres à dissiper tout doute sur le caractère messianique de son œuvre : « Allez et rapportez ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Évangile est annoncé aux pauvres. » (Matth. XI, 2-6.)

Les disciples, malgré le silence du Maître à ce sujet, n'ont pas tardé à voir en lui l'Oint du Seigneur, et, lorsque Jésus leur demande : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Pierre s'écrie sans la moindre hésitation, tant il est convaincu d'être dans le vrai : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » (Matth. XVI, 16.) Jésus accepte avec joie le titre que son disciple lui donne. Il le félicite et montre ainsi la vérité de son affirmation. Il commence alors à leur parler ouvertement. Il leur explique quel sera le vrai caractère de son œuvre. Il doit régner, il le reconnaît, en prenant le titre de Messie, mais il ne vaincra qu'après avoir subi l'opprobre. Cette nouvelle les étonne, et ils ne peuvent tout d'abord se faire à l'idée d'un Messie souffrant et mourant.

Peu de temps après cette scène, qui est une des plus importantes de l'histoire de sa vie, Jésus monta avec Pierre, Jacques et Jean sur une haute montagne. Là il fut transfiguré en présence de ses disciples. Ceux-ci virent la gloire du Messie. Ils entendirent même une voix leur dire : « Celui-ci est mon

Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. » (Math. xvii, 13.) « Désormais, plus de doute possible, leur Maître est bien le Messie. Mais une question se pose à leur esprit et les embarrasse. Le prophète Élie devait précéder le Messie. Comment se fait-il que le Messie soit apparu avant le précurseur? Les Scribes se tromperaient-ils en annonçant la venue du prophète? Et sinon, comment les décider à accepter la messianité de Jésus? Le Maître connaît leur embarras, il leur apprend qu'Élie est déjà venu en la personne du Baptiste¹. » Dès lors, les disciples comprennent, ils voient les prophéties en partie réalisées et ils peuvent sans crainte, avec une entière confiance, saluer en Jésus le vrai Messie, celui qu'avaient annoncé Moïse et les Prophètes.

Arrivé aux approches de la crise fatale, Jésus ne veut pas mourir sans s'être proclamé ouvertement le Messie. C'est alors que, déchirant le voile aux yeux de tous, il fait, par son entrée triomphale à Jérusalem, acte de royauté messianique. La plupart des assistants semblent le comprendre. Ils jettent leurs manteaux sur le chemin, ils coupent des branches qu'ils étendent ensuite sur le passage de Jésus, qui s'avance monté sur un âne au milieu des acclamations enthousiastes : « Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » (Math. xxi, 1 à 11.) Jésus reçoit alors les hommages que l'on rendait aux anciens rois. (II Rois ix, 13.)

1. Cours inédit de M. Arnal.

Devant le Sanhédrin, Jésus affirme courageusement tous ses droits. A la parole du souverain sacrificateur : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu? » Jésus répond avec précision : « Tu l'as dit, et même je vous déclare que désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel. » (Matt. xxvi 63 à 65). Peu après lorsque Pilate lui dit : « C'est toi qui es le roi des Juifs, » Jésus accepte le titre de roi des Juifs et ne laisse par sa réponse subsister aucun doute à cet égard : « Tu le dis. » (Math. xxvii, 11.)

De tout ce qui précède nous sommes autorisé à conclure : 1° que de très bonne heure Jésus s'est considéré comme le Messie et a agi comme tel; 2° Qu'il a déclaré d'abord à ses disciples, ensuite à la foule qu'il était lui-même le Messie, le Roi des Juifs.



CHAPITRE II

QUEL SENS JÉSUS A-T-IL DONNÉ AU TITRE DE MESSIE?

Avant d'entreprendre l'étude proprement dite de ce chapitre, nous voudrions répondre à une question qui se présente tout naturellement à l'esprit. Pourquoi Jésus n'a-t-il pas déclaré ouvertement, dès le début de son activité publique, qu'il était le Messie?

Disons tout d'abord que les Juifs comprenaient différemment que Jésus l'œuvre messianique. Ils rêvaient un Messie souverain selon ce monde, un roi qui, devenant vengeur du peuple, subjuguerait les nations. Si Jésus s'était désigné comme le Messie, le peuple serait venu saluer en lui le roi terrestre qu'il attendait. Il se serait passé probablement ce qui arriva après la multiplication des pains, lorsque la foule enthousiaste voulait saisir Jésus pour le faire roi et l'emmener à Jérusalem. (Jean XI, 14 et Math. XIV, 22.) Jésus alors aurait été obligé, ou bien de favoriser l'idéal purement terrestre de sa nation et compromettre ainsi le caractère spirituel de son œuvre, ou bien de corriger et con-

trédire même sur certains points les espérances juives et s'exposer, ce faisant, à scandaliser tous ses contemporains qui, déçus dans leur attente, auraient refusé de voir en lui le roi annoncé par les prophètes.

Jésus a prévu cela, il a redouté aussi l'enthousiasme irréfléchi de ses compatriotes. C'est pourquoi il a décidé de faire les œuvres du vrai Messie sans en prendre officiellement le titre. Il a voulu faire l'éducation de son peuple. Il s'est proposé par ses discours, par l'exemple de sa vie sainte, de dissiper les préjugés, d'éveiller chez ses auditeurs des besoins religieux et de spiritualiser leurs espérances messianiques. Il a essayé d'instruire ses compatriotes et de gagner leur confiance. Cette œuvre, il l'a faite d'abord chez ses disciples. Lorsqu'il a cru que ceux-ci étaient assez éclairés pour ne pas se méprendre sur le sens de ses paroles, il leur a dit qui il était. Il aurait agi de la sorte à l'égard de la foule, si cette dernière ne s'était obstinée à n'attendre du Messie qu'une délivrance temporelle et nationale. Mais quand Jésus vit approcher le terme de son activité, bien qu'il sût que son peuple était encore incapable de le comprendre, il décida de dissiper tous les doutes, et, par son entrée triomphale à Jérusalem, par sa réponse à Caïphe et à Pilate il se proclama le Messie, le Roi des Juifs. C'est ce dernier aveu qui lui valut l'inscription que Pilate fit placer sur la croix : « Jésus de Nazareth, le roi des Juifs. » Et la conclusion qui s'impose est la suivante : Jésus a tant tardé à revendiquer le titre de Messie, uniquement

parce qu'il craignait de la part des Juifs préoccupés d'espérances politiques une méprise regrettable au sujet de ses propres intentions, et il attendait que le peuple, débarrassé de ses préjugés, fût capable de comprendre le caractère spirituel et moral de son œuvre.

Mais s'il n'en a pas pris tout d'abord le titre, il n'a cessé, durant son ministère, d'agir en Messie. Il a fait aussi de fréquentes allusions à sa messianité. Nous allons maintenant examiner les titres qu'il s'est donnés et les affirmations qu'il a faites sur sa propre personne, persuadé que cette étude nous apprendra quel Messie Jésus a voulu être.

Une expression que Jésus a souvent employée pour se désigner est celle de « le Fils de l'homme ». Elle n'est point nouvelle et elle n'a pas été créée, comme on l'a affirmé, par Jésus lui-même. Elle se trouve déjà dans l'Apocalypse de Daniel¹ et dans le livre des *Similitudes d'Hénoch*.

Certains théologiens ont prétendu que Jésus en se donnant ce titre a voulu insister sur son humanité. C'était inutile et cette explication ne nous paraît pas fondée. Ses contemporains ont toujours vu en lui un homme et rien qu'un homme. Ils l'appellent le fils de Joseph. Quand il s'arroge le droit de pardonner les péchés, il est traité de blasphémateur. Le plus grand nombre ont refusé de reconnaître en lui le Messie, parce qu'ils n'ont pu

1. L'allusion à Daniel comme base de cette dénomination propre de Jésus est admise par Lücke, Bleek, Ewald, Hilgenfeld, Strauss, Weiss, Wabnitz.

se faire à l'idée d'un Christ humble et souffrant. Jésus ne semble pas avoir désiré mettre en relief son humanité quand il a dit : « Le Fils de l'homme a l'autorité sur la terre de pardonner » (Marc II, 10), « un jour il enverra ses anges » (Matth. XIII, 41), « il viendra dans sa gloire » (Matth. XVI, 27) « et il sera assis sur le trône de sa gloire lors du renouvellement de toutes choses (Matth. XIX, 28). Ces quelques affirmations sont bien faites pour établir une différence entre les hommes et le Fils de l'homme. Et lorsque Jésus disait : « Le Fils de l'homme n'a pas même où reposer sa tête » (Matth. VIII, 20), il voulait caractériser et faire ressortir son humilité et son abaissement, ce qu'il n'aurait pas fait s'il s'était jugé semblable à tous les autres hommes.

Baur a pensé que Jésus voulait dire par ce mot qu'il était homme et que rien d'humain ne lui était étranger. *Homo sum, nihil humani a me alienum puto.*

Reuss affirme « que ce n'est ni le fait matériel de l'incarnation, ni le fait théologique de la messianité qui est déclaré par le nom de Fils de l'homme, mais bien le fait à la fois éthique et évangélique de la réalisation de l'idéal moral dans la personne de celui qui revendiquait le privilège d'un pareil nom¹ ».

M. F. Godet émet une opinion semblable : « Le Fils de l'homme, c'est donc l'homme par excellence, l'homme vrai, la réalisation parfaite du

1. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, I, p. 231.

type humain, le représentant normal de cette race telle que l'a voulue le Créateur¹. » Ces dernières interprétations sont séduisantes et caractérisent d'une façon admirable la personnalité morale que Jésus a été. Cependant ce n'est pas dans ce sens que Jésus a employé cette expression.

Jésus a voulu, par cette désignation empruntée au livre de Daniel, indiquer qu'il était le Messie. Certains contemporains de Jésus voyaient le libérateur promis en cet être mystérieux dont parle Daniel, qui descend sur les nuées du ciel et auquel sont donnés la gloire et le règne. C'est ainsi que dans le livre des *Similitudes*, Hénoch appelle le Christ le Fils de l'homme.

Nous trouvons dans nos évangiles un grand nombre de passages qui nous montrent que Jésus s'est servi de ce terme pour exprimer sa messianité. « Le Fils de l'homme, d'après Jésus, avait l'autorité sur la terre de pardonner les péchés » (Matth. IX, 6); « il était maître du sabbat » (Matth. XII, 8); « il aurait le pouvoir d'exercer le jugement » (Jean V, 27); « et lors du jugement dernier il viendrait dans toute sa gloire avec les saints anges. Toutes les nations seraient rassemblées devant lui et il séparerait les uns d'avec les autres » (Matth. XXV, 31-34). Le Messie seul pouvait revendiquer les prérogatives que nous venons de mentionner. Sur le chemin de Césarée il demande à ses disciples : « Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme? » Lorsque Pierre

1. Godet, *op. cit.*, II, p. 87.

s'écrie : « Tu es le Christ... », le Maître approuve cette réponse et montre ainsi que pour lui les mots de Fils de l'homme et de Christ sont synonymes.

Pour les raisons que nous avons exposées plus haut, Jésus n'a pas voulu se déclarer tout d'abord ouvertement l'Oint du Seigneur. Aussi a-t-il mieux aimé, pour désigner sa messianité, employer le mot Fils de l'homme, encore mal compris par le peuple. La question de la foule : « Qui est ce Fils de l'homme? » (Jean XII, 34) prouve bien que cette expression était pour le plus grand nombre vague et peu précise. Tandis que le nom de Christ aurait aussitôt éveillé dans l'esprit des Juifs l'idée d'un roi théocratique et tout-puissant, le mot : Fils de l'homme désignait excellemment l'humilité du Sauveur et celle de son œuvre. Le désir de Jésus était d'amener les Juifs, par un travail progressif et spirituel, à voir en le Fils de l'homme, en cet homme sans apparence, le libérateur attendu

En choisissant le nom de Fils de l'homme dont s'est servi Daniel pour désigner cet être mystérieux qui descend sur les nuées du ciel et qui reçoit le règne et la gloire, Jésus a dû vouloir aussi exprimer son pouvoir surnaturel. Tout en faisant ressortir son abaissement et son humilité quand il s'appelle le Fils de l'homme, il se réserve une place à part, il s'attribue une situation tout à fait exceptionnelle.

Dans nos évangiles, Jésus est encore souvent appelé le Fils de Dieu. Ce titre, il l'accepte, il l'emploie même une fois et se l'applique à lui-